

Vous ! Vous êtes quoi vous au juste ? Méditations autobiographiques autour de la judéité

Régine Robin

Volume 37, numéro 3, 2001

Écriture et judéité au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008376ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008376ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robin, R. (2001). Vous ! Vous êtes quoi vous au juste ? Méditations autobiographiques autour de la judéité. *Études françaises*, 37(3), 111–125.
<https://doi.org/10.7202/008376ar>

Vous ! Vous êtes quoi vous au juste ?

Méditations autobiographiques
autour de la judéité

RÉGINE ROBIN

Ces tabous impossibles à lever

Dans mon récit *La Québécoite*, le personnage féminin, parfois narratrice, parfois simple support, « elle » finit toujours par rentrer à Paris¹. Quelque chose a cloché dans son aventure québécoise. À la fin d'une histoire d'amour, elle fait ses valises et rentre. On la retrouve dans ses bistrots habituels et, à travers ses pérégrinations, dans un Paris qui a beaucoup changé. « Elle » a dix ans, voire vingt ans de plus...

Dans la réalité, l'auteur du récit est restée en poste à Montréal, à l'université, même si elle finit par passer une grande partie de son temps « chez elle » à Paris, ou à Berlin, ou à New York. Nomade ? Sans doute. Mais si l'on veut éviter des stéréotypes faciles tels que ceux du « Juif errant », il faut peut-être faire l'inventaire de ce qui me tient toujours dans l'entre-deux, ailleurs, décentrée, même quand je suis là, à Montréal. Un malaise, un besoin d'échapper, de partir, de revoir « l'Europe aux anciens parapets », de retrouver des lieux autres, ou d'être à New York où l'on ne peut jamais se sentir vraiment « à l'étranger ».

Je l'ai écrit maintes et maintes fois, avec, à chaque fois le même malentendu au niveau de la réaction, la même réception hargneuse, que la langue était un leurre. Nous partageons, certes, le même code linguistique, ce qui facilite la communication quotidienne et « basique », mais ne facilite en rien la vraie communication, en profondeur, laquelle n'a rien à voir avec le code linguistique apparemment commun.

1. On se souviendra que *La Québécoite* (Montréal, XYZ, [1983] 1993) est tout entier un livre sur l'ancrage montréalais.

Quel inventaire alors ? Et pourquoi faudrait-il faire un inventaire ?

Il a sans doute été plus facile pour des Juifs religieux de s'intégrer au Québec que pour des Juifs français, athées, comme moi, de vrais paradoxes, des « monstres » inclassables pour un pays qui ne connaît pas la laïcité et qui distribue encore ses enfants, dans les écoles, en fonction de leur religion. Il aura été beaucoup plus facile aussi à des Juifs du Maghreb, où la vie communautaire était très forte, de se sentir parfaitement à l'aise au Québec, en se reconstituant une vie communautaire autour de synagogues, d'écoles religieuses, de centres culturels, de liens relativement forts avec Israël. Rien de tel, dans mon cas. Pas de liens communautaires, une famille décimée par la guerre, pas de rapport à la religion, pas de rapports affectifs privilégiés avec Israël, tant s'en faut !

Quand je suis arrivée au Québec, dans les années soixante-dix, je n'ai rien retrouvé de ce qui faisait le tissu qui m'avait structurée comme enfant, comme adolescente, comme citoyenne, comme intellectuelle, comme historienne, comme professeur, comme Française pour laquelle la République n'était pas un vain mot, comme Juive également. Exotisme total, mais pas forcément enthousiasmant.

La France était le pays de l'universalisme. On ne posait pas le problème de l'origine. L'intégration se faisait dans le cadre de l'assimilation, par l'école républicaine, école laïque, à l'époque radieuse, sans les problèmes qu'elle connaît depuis une quinzaine d'années. Qui était passé par ce moule, qui avait été formé par ces lectures, ces récitations, ces dictées, ces grands auteurs panthéonisés, ces cours obligatoires d'instruction civique, d'histoire, ces mythes : l'hexagone parfait, le climat tempéré, la disposition harmonieuse des plaines et des montagnes, la Seine qui prend sa source dans le plateau de Langres et la Loire au mont Gerbier-de-Joncs, etc., qui était passé par ce moule donc avait le même bagage culturel, son bâton de maréchal, ses galons de Normalien, d'agrégé de l'université ou de ministre dans sa gîbecière. À l'époque nous n'avions pas lu les textes savants de Pierre Bourdieu, nous ne connaissions rien des *Héritiers* ou de la *Reproduction*, nous étions spontanément dans le discours de la promotion sociale, possible pour tous. Née dans un milieu d'immigrants juifs polonais ayant miraculeusement survécu au Génocide durant la Seconde Guerre mondiale, j'eus la chance de fréquenter un grand lycée parisien, d'entrer à l'École normale supérieure, de réussir également le concours de l'agrégation d'histoire, de passer une thèse de doctorat de troisième cycle, puis une thèse de doctorat d'État, d'être professeur dans un lycée, puis de devenir assistante à l'Université de Nanterre qui deviendra, après 68, l'Université

de Paris-X ; bref, j'eus la chance de suivre « la voie royale », alors que mon milieu d'origine, précisément, ne me destinait qu'à un mariage précoce, à des tâches de secrétariat, secondant un mari dans un commerce quelconque, qu'à devenir une mère de famille relativement effacée. Quand j'y pense !

Mon adolescence s'est faite sous l'auspice de grands combats aux lignes simples : la droite, la gauche, les colonialistes, les anticolonialistes, et moi j'étais plutôt à l'extrême gauche. Les combats contre le colonialisme français en Indochine puis en Algérie font partie de moi-même. Manifestations, tracts, journaux clandestins ont rythmé ma jeunesse. Mais les choix étaient simples, clairs. Même la guerre des Six Jours de 1967 n'a pas troublé cette distribution des camps, le mien, celui d'en face. La politique israélienne était à mes yeux le prolongement de celle de l'impérialisme américain, sa pointe extrême au Moyen-Orient, et ne méritait pas qu'on la défende... Mais alors, dans un tel contexte de l'extrême gauche française des années soixante, que représentait la judéité ? Difficile à dire, pourtant c'était là, très présent, mais peut-être en creux. Mes parents, ayant veillé à ce que, dans le contexte assimilationniste de la France, la culture juive yiddish laïque ne se perde pas, m'avaient envoyée, dans l'immédiat après-guerre, à deux « patronages » yiddish, celui des bundistes, des socialistes, celui des communistes. Je fréquentais les deux. Dans ces écoles du dimanche, si l'on veut, on apprenait la langue, sa grammaire, sa syntaxe, sa littérature, en particulier, son théâtre. Nous étions tous de langue maternelle yiddish, mais c'était une langue orale, parlée. Le patronage nous apprenait réellement, sérieusement, les bases de la langue écrite. Nous menions de grandes discussions sur ce que signifiait le fait d'être Juif laïque, sans rites et sans religion, mais avec une connaissance des textes bibliques, comme culture générale. Au sortir de la guerre, nous parlions beaucoup des persécutions, du fascisme, du communisme, de l'engagement, de notre devenir minoritaire, mais aussi de notre place comme citoyen français. Sans pouvoir le théoriser, ni même le formuler dans les cadres intellectuels de l'époque, nous expérimentions la double identité, la multiplicité culturelle, tantôt avec bonheur et le sentiment d'un « plus » par rapport aux autres, tantôt dans la difficulté existentielle, dans le malheur de se savoir à part, marqués par le destin, d'avoir dû, pour les plus âgés d'entre nous, porter l'étoile (d'après le décret de Pétain, les enfants de plus de six ans devaient porter l'étoile jaune, tout comme les adultes ; j'étais trop jeune pour cette humiliation, en revanche mon frère, de dix ans mon aîné, dut le faire).

Ce sont des raisons personnelles qui m'ont amenée à Montréal. Le problème n'est pas tant ce qui m'y a amenée, mais bien le fait que j'y sois restée, sans réintégrer mon poste à Nanterre, ou sans solliciter ma réintégration dans l'enseignement supérieur français dans n'importe quel poste vacant de la République (en tant que fonctionnaire en détachement administratif, j'y avais droit).

J'en suis encore tout étonnée, car mon malaise existentiel ne s'est jamais démenti ici, en tant que Française et en tant que Juive. C'est cette dernière dimension que je voudrais approfondir, mais elle est inséparable de la première et n'a rien à voir avec le folklore du « maudit Français ». C'est à cette marque dans l'écriture que je voudrais m'attarder.

D'abord, écartons les malentendus. Je n'ai pas trouvé le Québec plus antisémite que la France. Je n'ai jamais été victime ici de propos véritablement antisémites. Tout au plus, pourrait-on dire que l'antisémitisme ici est naïf, au premier degré. En France, à cause de la mémoire collective — l'affaire Dreyfus, le régime de Pétain, l'extrême droite Le Penniste —, l'antisémitisme est soit totalement assumé et haineux, soit honteux, sourd, hypocrite. Ici, rien de tel. On vous dira, en toute innocence que les Juifs sont tous riches, tous anglophones, des « anglais », sans aucun discours au second degré. Cela peut surprendre au début, mais, comme pour le reste, l'histoire explique ceci et cela. Précisément l'histoire...

En tant qu'historienne, au début de mon séjour, je me suis immergée dans la presse, les journaux, le discours social canadien-français de l'entre-deux guerres. Stupeur ! Tous les journaux sans exception avaient été franquistes, salazariens, mussoliniens, frisant l'extrême droite, voire le fascisme. Ils étaient tous antisémites, ultramontains, ultraréactionnaires, insupportables, imbuables, inimaginables. Lisez donc Lionel Groulx, ce grand penseur qui a donné son nom à une station de métro et à un pavillon de l'Université de Montréal et pour lequel un Yves Michaud est prêt à donner sa vie ! *You don't need to be from the B'nai B'rith to wonder...* C'est un peu comme si, à Paris, on avait donné le nom de Charles Maurras à une station de métro ! Mes problèmes ont commencé là, sans jamais pouvoir trouver de solution. Certes, c'était du passé, de l'histoire. On ne choisit pas ses ancêtres, c'est bien connu. Mais, précisément, c'est à étudier les rapports entre ce passé et la « supposée » rupture avec lui que je me suis employée par la suite, même si je n'ai rien publié à ce sujet, n'étant pas totalement suicidaire et engagée dans une carrière universitaire à Montréal. De temps à autre, j'ai pu écrire un article d'humeur ou d'érudition. À chaque fois, les levées

de boucliers que mes écrits timides ont entraînées m'ont renforcée dans les premières impressions qui avaient été les miennes autrefois.

Toute la lutte des intellectuels québécois, dans les années soixante-dix, s'est faite au nom du tiers-mondisme, du thème de la décolonisation, de l'émancipation, de la lutte des « Nègres blancs d'Amérique ». L'Histoire les « positionnait » tout naturellement « du bon côté », du côté des victimes, du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». C'est à Cuba que nombre de membres du FLQ se sont réfugiés... Les syndicats, toutes les forces dites de gauche étaient « spontanément » nationalistes, d'un nationalisme qui semblait s'apparenter à celui des Algériens en lutte contre la France, des Vietnamiens combattant d'abord les Français, puis les Américains, etc. On était passé d'un nationalisme de préservation, religieux, clérical, réactionnaire, antisémite, en coquetterie avec les fascismes, à un nationalisme d'affirmation de soi, ouvert, intégrateur... Tout le discours social était traversé par ces idées. De ce fait, on n'avait pas à interroger ce passé, à en faire l'inventaire, à le mettre en pièces, à le déconstruire afin de reconstruire, à partir de divers éléments, un nouveau discours, une nouvelle identité d'appartenance. On n'avait pas à faire le tri, l'inventaire. Nationalisme oblige. On décréta que ce dernier avait changé de nature. C'est ce qui explique que, quelque part, dans les années soixante-dix, la gauche a disparu ici, tout engluée dans les recyclages du nationalisme. On a pu, dans les années quatre-vingt-dix, faire avaliser par les syndicats, les groupes populaires, les groupes de femmes, toute la mouvance militante, le but du déficit zéro, alors que ce seul objectif aurait dû soulever les foules contre lui, contre un libéralisme sans principes et un État (au sens où une province, au Canada, est un quasi-État) qui a recours à des lois spéciales devant n'importe quelle grève... Dès lors, ceux qui mettent leur nez dans le passé idéologique du Canada français sont honnis, mis au ban, littéralement, marginalisés. Voir le sort réservé à une Esther Delisle, et à quelques autres. On aura vite fait de trouver à leurs travaux quelques « faiblesses méthodologiques », alors qu'ils levaient tout simplement des tabous, et cela ne se fait jamais sans maladresses et sans manques. Pas besoin d'être anthropologue pour connaître le destin réservé à ceux qui s'attaquent à des tabous. On avait réponse à tout. Antisémite, le Québec ? Mais voyons ! Pas plus qu'ailleurs ! Pas plus qu'au Canada anglais et qu'aux États-Unis avec des universités prestigieuses longtemps fermées aux Juifs. Et puis, dans les années trente, vous le savez bien, cet antisémitisme était généralisé, on le trouvait partout, il n'était pas plus nocif au Québec qu'ailleurs. Antisémitisme de plume, mondain,

intellectuel ! Il ne fallait pas lui donner plus d'importance qu'il n'en avait eu réellement. Et du reste, aujourd'hui, peut-on imaginer une société plus ouverte, plus multiculturelle, plus hybride que la société montréalaise voire québécoise dans son ensemble, société si chaleureuse ? C'est bien connu. La preuve ? Ces écrivains venus de partout, partout fêtés, devenus des écrivains montréalais et néoquébécois, écrivains des communautés culturelles, faisant la une de nos médias. Voyez Kokis, Laferrière, voyez vous-même !

Mon malaise est là, d'être en permanence confrontée à une société incapable de regarder son passé en face, de le critiquer, de le déconstruire, d'en faire le deuil. Je sais bien que toutes les sociétés passent par là, de façon extrêmement douloureuse, qu'elles ont le plus grand mal à faire face à certains épisodes dramatiques de leur passé.

Les sociétés se sécurisent en se créant un tissu homogène, en s'inventant des continuités, un fil narratif qui leur garantit un sol stable, des racines, un ancrage. Plus l'histoire a été bouleversée, tragique, horrible, plus les hommes du présent et leurs ancêtres ont été impliqués dans des actes insoutenables (ou, au contraire, totalement persécutés), plus la nécessité de ce récit se fait sentir. La mémoire des sociétés — mémoire savante (histoire professionnelle et historiographie), mémoire collective, mémoire publique — est la plupart du temps suturante sinon saturée, à la fois surinformée, « surimagée » et dans le même temps amnésique. Elle n'arrive pas à accommoder « la loupe du temps ». C'est particulièrement vrai dans le rapport que les deux Allemagne, de 1945/1949 à 1989 et d'aujourd'hui, ont entretenu à l'égard de leur passé. Je viens de terminer un livre sur l'Allemagne précisément, exemple entre tous². En France, Vichy, le procès Barbie, le procès Touvier, l'assassinat de R. Bousquet, la révélation des idées de jeunesse de F. Mitterrand, ses liens d'amitié avec Bousquet, la fameuse gerbe de roses sur la tombe de Pétain, l'impossibilité où était Mitterrand d'admettre que la France avait sa part de responsabilité dans les persécutions antisémites du régime de Vichy, le discours de Chirac reconnaissant cette responsabilité, le procès Papon et ses péripéties, la déclaration de repentance des évêques de France, la reconnaissance, du bout des lèvres, de la guerre d'Algérie comme étant une vraie guerre, la présence des fantômes du 17 octobre 1961 qui vinrent hanter le procès Papon, la résurgence du problème de la torture pendant la guerre d'Algérie, etc. font la une des journaux. La France commence très timidement à confronter son his-

2. Régine Robin, *Berlin chantiers. Essai sur les passés fragiles*, Paris, Stock, 2001.

toire réelle et non mythique. Le Québec, pas encore ! Pourtant les débats sont bien réels entre les tenants d'un projet de société qui vise à intégrer tous les Québécois (tous les habitants du Québec), qui se veut ouvert, et ceux qui défendent un projet de société qui prendrait d'abord en compte les « Canadiens français », vrais Québécois, les autres étant invités à rejoindre les premiers sans être véritablement partie prenante, car n'ayant pas le même passé. Nationalisme ethnique ? Le mot a mauvaise presse, disons nationalisme culturel, le culturel, dans le discours culturaliste, n'étant que le relais de l'ethnicité. Ces discussions, en apparence tournées vers l'avenir (de quel projet politique, de quelle société voulons-nous ?) sont, en réalité, des façons de s'attaquer aux tabous concernant le passé. Ils partagent tous les mêmes présupposés. Ils sont tous nationalistes. Aucun ne remet en question ce noyau argumentatif qui veut que le Québec ait absolument besoin d'un État, de se constituer en État-nation, qu'au sein du Canada, il serait brimé, aucun n'est sorti du ressentiment. Or, le nationalisme, pour moi, réveille des démons, il signale immédiatement un danger. Toute mon œuvre est sortie de la guerre, du fait d'avoir été marquée comme Juive par le nazisme et le régime de Vichy. Même si je sais qu'il n'y a rien de commun entre mes souvenirs et ce que je vis ici, le mot « nationalisme » fait tilt.

Que les nationalismes ne se ressemblent pas, qu'on ne puisse comparer, même, les noyaux discursifs des uns et des autres, rien n'y fait. C'est sans doute cela le traumatisme. En travaillant sur mon dernier livre concernant Berlin, je suis tombée sur l'histoire de ce jeune Juif de Berlin, aujourd'hui, qui a acheté une malle chez un antiquaire, genre malle des Indes, une malle qui s'ouvre verticalement comme une armoire. Il l'a installée dans sa chambre, elle sert de décor, mais tous les jours, en la regardant, il se demande ce qu'il emporterait au cas où. Il passe son temps à faire la liste des objets, papiers, habits, à ne pas oublier. C'est son garde-fou, sans lequel il ne se sentirait pas en sécurité.

Tout immigré a quelque part une malle des Indes, parfois purement abstraite et lointaine. C'est elle qui informe la plupart de mes textes travaillés par la judéité.

Écrire à l'ombre de la guerre³

Je suis, en effet, d'une génération qui a connu la Seconde Guerre mondiale. Ce n'est pas, chez moi, une mémoire transmise, mais des

3. Une version de cette seconde partie a été prononcée lors d'une Rencontre des écrivains québécois à Sainte-Adèle en avril 2000.

souvenirs. Certes, ces souvenirs sont discontinus, fragmentés, flous, kaléidoscopiques et, pour certains d'entre eux, il est même difficile de savoir vraiment s'il s'agit de vrais souvenirs ou de souvenirs racontés, mais d'autres sont de vrais souvenirs, vifs, comme les journées de la Libération de Paris, les Allemands morts dans le caniveau de la rue de Belleville, le chant des partisans et les drapeaux, beaucoup de drapeaux, des Marseillaises, des gens sur les toits en train de tirer sur des Allemands descendant à toute vitesse la rue de Belleville. Mais aussi souvenirs, plus anciens, des hommes en « uniforme » chez ma nourrice comme j'appelais Juliette, qui me cachait. Je trouvais curieux de comprendre la langue de ces hommes qui parlaient dans une langue proche de ma langue maternelle. Pourtant, je savais déjà qu'il me fallait me garder d'eux.

Le fait d'avoir été victime, persécutée, paria, vouée à la mort ne donne aucun privilège, je le sais bien. Il ne garantit rien, ni de devenir bourreau à son tour ni de savoir quoi dire ni comment le dire ni, même, d'être sûr d'avoir quelque chose à dire. Il ne garantit pas la justesse de nos jugements. Il n'est pas évident de donner forme à la terreur, à l'effroi, il n'est pas évident d'écrire sa survivance. Depuis 1945, je sais que nous sommes des survivants. Ma mère parlait de l'an 1 de la survivance, elle mettait en œuvre un étrange calendrier mimant le calendrier révolutionnaire. Aujourd'hui, je suis en l'an 55 de la survivance. Il est temps de poser la question : Qu'as-tu fait de ta survie ? Qu'en ai-je fait dans l'écriture ?

J'ai d'abord essayé de l'investir ailleurs que dans le récit, objet peut-être trop exposé, trop immédiat. J'ai investi le discours savant au sol plus stable, l'histoire, la sociologie. Très vite, cependant, j'ai éprouvé le besoin d'autre chose, la nécessité d'écrire autrement. Un passé en attente de texte m'attendait.

Deux scènes de guerre, ou situées durant des guerres, ayant pour cadre la guerre, se sont imposées, sont devenues des scènes-matrices à partir desquelles tout mon travail d'écrivain est sorti.

Le soir, à l'heure du coucher, mon père (qui est revenu de captivité le 1^{er} mai 1945) venait me raconter des histoires. C'était toujours la même avec quelques variantes. En 1920, lors de l'avancée de l'Armée rouge vers Varsovie, cette dernière a traversé sa petite ville à cinquante-sept kilomètres environ à l'est de Varsovie. À cette époque, mon père était encore un tout jeune garçon de quinze à seize ans. Il veut s'enrôler dans l'armée, il entre dans le contingent qui traverse la ville et poursuit la route avec eux. À un moment donné, le commandant du

bataillon, remarquant ce jeune homme parmi ses hommes qui ne portait même pas l'uniforme, s'est approché de lui et lui a demandé ce qu'il faisait dans leurs rangs. Mon père aurait répondu qu'il voulait faire la Révolution, qu'il était un bolchevik et qu'il voulait rester dans l'Armée rouge. Le commandant lui aurait répondu qu'un vrai révolutionnaire doit faire la révolution chez lui, qu'il devait quitter les rangs de l'Armée rouge et devenir en Pologne un dirigeant révolutionnaire. Mais il y avait des variantes. Règle générale, l'histoire canonique était bien celle qui est mentionnée ci-dessus, mais il arrivait à mon père de transformer la figure du commandant en celle de Budienny, général prestigieux qui dirigeait l'ensemble de l'Armée rouge et qui allait tenter de prendre Varsovie. C'est comme cela que mon père, tenant un mandat d'un personnage prestigieux, serait devenu un dirigeant bolchevique, en Pologne. Certains soirs, les variantes faisaient que l'interlocuteur privilégié de mon père n'était pas Budienny, mais Lénine lui-même, en personne. J'avais donc un père qui avait parlé à Lénine. Mieux, qui tenait son mandat de Lénine. C'était le matériel du roman mémoriel qui se mettait en place, qui m'obligeait, moi l'historienne, bien avant la mode du vécu et du récit de vie, à repenser l'histoire, à la façon dont cette écriture occulte le légendaire, le fantasme et le rêve, l'imaginaire social, en un mot⁴.

La seconde scène a lieu dans un commissariat. Au moment de la distribution des étoiles jaunes, le préposé, au commissariat, n'en donne que deux à ma mère, une pour elle et une pour mon frère. Elle me porte dans ses bras. Je suis encore bébé. Le décret de Pétain stipule que les enfants de moins de six ans ne porteront pas l'étoile. En conséquence, le fonctionnaire zélé ne m'en donne pas. Je me mets à hurler car je tiens à ce bout de chiffon qu'on distribue à tout le monde sauf à moi. Ma mère, effrayée par le bruit que je fais, en prend une sur la table ainsi qu'une épingle. Elle m'en fixe une sur le pull-over, mais dans son trouble, elle me prend un bout de peau. Je hurle de plus belle, sans comprendre ce que pouvait signifier ce geste qui épinglait littéralement une identité assignée sur mon corps.

J'ai compris bien plus tard que tout sortait de la guerre, que la guerre fût inscrite comme thème ou non. En fait, sauf exception, je n'écris pas sur la guerre, mais avec la guerre.

4. C'est autour de cette histoire que *Le cheval blanc de Lénine* (Bruxelles, Complexe, 1979) a été écrit. Ce texte a été réédité dans *Le naufrage du siècle, suivi de Le cheval blanc de Lénine ou l'Histoire autre*, Paris/Montréal, Berg international/XYZ, 1995.

Elle est toujours présente, même de façon médiate, du *Cheval blanc de Lénine* à *La chiffonnière de la rue Rosa-Luxembourg*, qui clôturait mon dernier livre. Pour moi, il s'agit avant tout d'un problème formel, de mise en forme. Quelques remarques à ce propos : je sais qu'il m'est impossible de rendre compte de ce vécu, d'essayer même de m'en approcher. Quelque chose est à la fois impossible à dire et se manifeste cependant dans toute son absolue nécessité.

L'impossibilité de la totalisation comme dans le roman, tel qu'on pouvait l'écrire au XIX^e siècle. Il m'est impossible de raconter une histoire qui ait un début, un milieu et une fin. Ce réalisme, cher à G. Lukàcs, signifie que le réel a une consistance, qu'il peut être scientifiquement saisi, artistiquement figuré ou figuralisé. Pour moi, il n'y a que la cassure, la brisure, la béance qui ne peut être comblée.

Je préfère, en conséquence, des formes courtes plutôt que des formes longues : le fragment, la nouvelle, le récit, l'aphorisme, la note, la chronique, de façon à témoigner de l'impossibilité de faire lien.

J'ai recours aux formes de collage, de montage, d'assemblage, de tout ce qui peut faire trace des temps désajointés que nous avons vécus, de tout ce qui permet de faire grincer les temporalités. J'écris à propos d'un passé en attente de signification sans que cette signification puisse avoir lieu. L'histoire, quelque part, a perdu son ombre et ne peut plus rien signifier.

Mon écriture ressasse et bégaye. Elle inscrit la récurrence, le traumatisme, l'obsession ; elle tourne autour de signifiants errants : *guerre*, *Juif*, *Auschwitz*, signifiants-maîtres qui gouvernent une destinée.

Mon écriture cherche aussi des lieux d'ancrage à la place de ces non-lieux de la mémoire que sont la Pologne, l'Europe centrale et orientale, non-lieux où il n'y a plus rien. En 1945, pour nous, il n'y avait plus rien. Comment écrire le rien ?

À l'inverse, je tente de trouver un sol dans d'autres lieux à même les formes que j'ai indiquées.

Il y a d'abord la francité, la France, l'école républicaine, Paris, son imaginaire. De là ces itinéraires obsessionnels de Belleville à Montparnasse, cette poétique des bistrot et des rues, ces déplacements perpétuels, la flânerie qui ne sont là que pour occulter les blancs d'une identité blessée dès le départ⁵. On ne m'y reprendrait plus. Il n'y aurait plus d'étoile à se coller sur la peau. Plus Français que moi, tu meurs !

5. On trouvera un bon échantillon de cette écriture fragmentaire dans mon autofiction hypertextuelle sur le Web, à l'adresse suivante : <<http://www.er.uqam.ca/nobel/r24136>>.

Il y a ensuite Montréal, un véritable nouveau départ, l'énigme du Nouveau Monde, la porte de l'Amérique, *the American dream* en français, un sol qui n'a pas connu la guerre, l'occupation, la persécution. Il est difficile de dire ce que représente Montréal pour moi : être à l'abri, totalement à l'abri, le refuge. Et c'est là que le nationalisme interfère. Il vient ternir cette image du refuge, relance une machinerie paranoïaque en réveillant un imaginaire de la persécution qui, elle, fut bien réelle au temps de mon enfance.

Il y a enfin ces listes, ces menus objets marqueurs de temps, l'agenda, la boîte de vie, tout ce qui fait trace de la réalité du temps qui passe, de la réalité de l'existence dans sa banalité même. Je crois qu'il me faut insister sur ce point. Pour nous, avoir la vie de tout le monde — aller à l'école, partir en vacances, faire des études, flirter, se marier, avoir des enfants, avoir un métier, aller au cinéma — a été une conquête. L'accession au droit à la banalité fut un grand bonheur.

Ce détour me permet de revenir à des sujets plus risqués comme cette confrontation avec Berlin, au niveau d'un triple projet, de fiction, de travail d'analyse, et comme expérimentation virtuelle sur Internet.

En somme, mon écriture s'inscrit dans le cadre d'une identité marrane de la *destinerrance* pour employer des notions de Jacques Derrida. «[...] je suis de ces marranes qui ne se disent même pas juifs dans le secret de leur cœur, non pour être des marranes authentifiés de part ou d'autre de la frontière publique, mais parce qu'ils doutent de tout, jamais ne se confessent ni ne renoncent aux lumières, quoi qu'il en coûte, prêts à se faire brûler⁶ [...]». Et encore :

Si l'on appelle marrane, par figure, quiconque reste fidèle à un secret qu'il n'a pas choisi, là même où il habite [...], là même où il séjourne sans dire *non* mais sans s'identifier à l'appartenance, eh bien dans la nuit sans contraire où le tient l'absence radicale de tout témoin historique, dans la culture dominante qui par définition dispose du calendrier, ce secret garde le marrane avant même que celui-ci ne le garde⁷.

À quelqu'un qui lui fait remarquer que son œuvre est tout entière imprégnée de procédés talmudiques, il répond qu'il faut s'interroger sur ce fait de subir l'influence de quelque chose qu'on ne connaît pas, qui n'a pas été transmis. Il ne connaît pas le Talmud, mais sans doute que le Talmud le connaît.

6. Jacques Derrida avec Geoffrey Bennington, *Jacques Derrida*, Paris, Seuil, coll. « Les contemporains », 1991, p. 160.

7. Jacques Derrida, « Apories. Mourir — s'attendre aux "limites de la vérité" », dans *Le passage des frontières. Autour du travail de Jacques Derrida*, colloque de Cerisy, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1994, p. 139.

Autre rêve de judaïsme. Pas un autre pays, pas Israël, mais, comme il va le répétant, la bordure d'un archipel symbolique qui forme une famille de voyageurs de la langue, Kafka, Levinas, Scholem, Benjamin, Celan, Arendt, Rosenzweig, etc. Autant d'exilés, d'étrangers qui écrivent pour inventer leur citoyenneté, perdue en un sens dès l'origine. Le Juif marrane d'aujourd'hui ne peut se dé-faire du symbolique.

L'écrivain serait marrane dans la dissonance, la non-coïncidence de ce qu'on attend de lui. Il ne serait plus l'écrivain de l'exil ni de l'errance mais, pour emprunter l'expression de Derrida, écrivain de la *destinerance*. Dans ce mot-valise, on entend à la fois, l'errance et la destination ou la destinée. Derrida reprend son principe « postal », où les lettres peuvent être en souffrance, où la lettre rate son destinataire, où elle le précède. Je m'adresse en fait toujours à quelqu'un d'autre et ma lettre pourrait bien me revenir avec « n'habite plus à l'adresse indiquée », ou « retour à l'expéditeur ». Les écrivains de la migration ici, au Québec ou ailleurs, écrivains dont je suis, seraient alors de nouveaux nomades de notre monde fragmenté et éclaté avec un imaginaire de la multiplicité : plusieurs langues, plusieurs passeports, des allers et retours, des diasporas, des exils plus ou moins temporaires, volontaires et involontaires, des fixations éphémères, des parcours, des itinéraires ; imaginaire de la métamorphose au niveau des genres, de la langue, des écrivains de l'ère du téléphone portable, d'Internet, des cybernomades, d'une nouvelle cybermigration.

Il s'agit d'une écriture du désajustement des temps présents, d'une nouvelle Internationale qui « serait constituée de tous les voyageurs qui acceptent de faire l'épreuve d'un temps et d'un espace désajointés et de s'ouvrir ainsi à la ressource d'un tel désajustement : la double possibilité de la catastrophe et de la surprise⁸ ».

Ou peut-être ce Juif métaphysique que Bernard-Henri Lévy évoquait à la fin du livre qu'il consacre à Sartre⁹, celui pour lequel il existe une communauté autre que politique, d'autres façons de faire lien en dehors de la fusion.

Une dissonance tranquille

Alors, cette judéité marrane au Québec ? Mal ajointée, en perpétuelle dissonance. Je dis bien dissonance et non dissidence. Le Québec a

8. Catherine Malabou et Jacques Derrida, *Jacques Derrida. La contre-allée*, Paris, La Quinzaine littéraire et Louis Vuitton, coll. « Voyager avec... », 1999, p. 100.

9. Bernard-Henri Lévy, *Le siècle de Sartre*, Paris, Grasset, 2000.

réussi ce tour de force de ne pas produire un seul vrai écrivain ou intellectuel dissident, un Thomas Bernhard, un trublion détesté (un Mordecai Richler québécois, je veux dire canadien-français) mais qui marquerait de sa forte empreinte la pensée et participerait, par sa provocation et ses polémiques, à la constitution d'une pensée politique plurielle ici, qui ne se réduirait pas à l'éternelle faux dialogue entre « fédéralistes » et « souverainistes »... Bla Bla Bla... Des débats, certes, quelques polémiques, mais ne remettant jamais en question un noyau inentamable, celui du nationalisme et de ce qu'il implique. Prenons l'exemple du « Manifeste de la pensée nationale » que l'aile jeunesse du Bloc québécois a écrit très récemment et qui a été mal reçu par les « vieux » du parti. Ce manifeste avait en exergue une phrase de Charles Maurras, ce qui n'a pas semblé scandaleux aux rédacteurs. Ils y sont allés franchement. Puisqu'on est dans la pensée et la famille « nationaliste », même si on n'approuve pas la totalité du programme monarchiste de Maurras, qui n'est, de toute façon, plus de saison, pourquoi ne pas le citer ? Ce serait vraiment être victimes du « politically correct » de l'effacer alors qu'il est venu « spontanément » sous notre plume. Comme l'écrit magnifiquement Robert Lévesque :

Je note que la reconnaissance, aussi embarrassée soit-elle, aura été tardive envers le penseur français du nationalisme intégral et traditionaliste ; le chanoine Groulx était jusqu'à maintenant bien seul dans les ex-voto de l'église péquisto-bloquiste car, quand on a un peu de fierté, on ne peut pas se contenter de Marcel Chaput ou de Gilles Grégoire comme maîtres à penser [...].

Il aura fallu la franchise et l'ardeur de la jeunesse pour que l'on rende à Maurras ce qui revient à Maurras. Au Bloc québécois, c'est l'aile jeunesse [...] qui a mis en exergue de son Manifeste de la pensée nationale (vous avez bien lu : Manifeste de la pensée nationale, rien n'est plus d'esprit maurrassien que ce titre) une citation du fondateur de l'Action française : « De toutes les libertés, l'indépendance de la patrie est la plus précieuse. » Je vous avouerai que ce qui m'intrigue le plus, c'est qu'il y ait encore des jeunes dans les rangs de la gérontologie nationaliste. Ce mouvement ancestral, agité un temps avec intelligence par René Lévesque et soutenu par la jeunesse folle des années 60 et 70 est depuis lors revenu à sa vraie nature. Gilles Duceppe a beau parler d'un « nationalisme civique », c'est une notion qui ne passera pas l'hiver. Le nationalisme est ici en son cœur même d'une nature ethnocentrique, revancharde et exclusive¹⁰ [...].

Robert Lévesque devrait savoir, cependant, que les hivers sont longs au Québec. Métaphoriquement, ce « nationalisme civique » pourrait

10. Robert Lévesque, « Nos hivers sont blancs », *Ici*, vol. IV, n° 23, 1^{er} mars 2001, p. 33.

durer plus qu'une saison, car il est le nouvel oxymore, le nouveau déplacement dans le discours dont le nationalisme a besoin pour se mettre au goût du jour et entrer de plain-pied dans l'époque de la mondialisation postmoderne. Cette expression permet de concilier tous les contraires : les ancêtres, les identités anciennes — le catholicisme, la France catholique et royale (d'où la fleur de lys et non pas l'opprobre d'une France révolutionnée), la ruralité, la généalogie, les traditions, le cléricalisme ultramontain —, la modernité et la postmodernité — la Révolution tranquille, la construction d'un véritable État, l'immigration et la nécessité d'intégrer les milliers de gens venus d'ailleurs qui n'ont en rien la même histoire, les mêmes racines, en créant du lien social à partir du « français langue commune » et non plus simple langue identitaire-porteuse-de-la-culture-d'ici, la technologie, Céline Dion et Notre-Dame-de-Paris, Hollywood *made in Quebec*. Le « nationalisme civique » est un centaure dont le corps serait symbolisé par Lionel Groulx ou Charles Maurras, si vous préférez les jeunes du Bloc québécois, et dont la tête serait figurée par les derniers groupes rock ou techno du Québec, par une jeune fille à qui on faisait le reproche de ne pas se sentir assez québécoise et qui répondit à la télévision : « Je suis québécoise, mais je suis blonde aussi. » En attendant que les blondes ne l'emportent définitivement dans la hiérarchie identitaire de la multiplicité culturelle, la judéité en moi est ce qui me fait me tenir sur mes gardes, ce qui allume les feux rouges, ce qui, à d'autres moments, me dit que j'ai bien fait, contrairement au personnage de *La Québécoise*, de rester dans un pays où il fait bon vivre, même dans la dissonance perpétuelle, que le peuple ici vient toujours à bout de ses élites, que c'est le discours social qui est détestable mais pas du tout les conversations avec les étudiants, les commerçants, les voisins ou les chauffeurs de taxi, que dès qu'on est sorti du Québec imaginaire que se construisent ceux qui vivent en dehors du réel, et qui rêvent de se construire un mur du Québec comme il y avait un mur de Berlin, un rempart franco-phone antianglais, dès qu'on sort de cette constellation discursive, Montréal l'hybride, Montréal la plurielle, la mosaïque, la patchwork, Montréal l'inachevée est certainement un lieu que je me suis approprié, un de ces espaces postmodernes (rien de plus antinationalistes que ces espaces postmodernes), pas tout à fait américains, mais pas européens non plus, où la dissonance (j'emprunte ce terme à Jocelyn Létourneau) peut se vivre de façon tranquille. À Révolution tranquille, dissonance tranquille, dissidence tranquille. Ma judéité, ce n'est peut-être que cela ici, l'interstice entre des rêves de révolution à jamais

engloutis, une dissidence affirmée, solitaire et assumée, et une dissonance conviviale en éveil, sur ses gardes, mais aussi en attente, prête à accueillir tout frémissement qui sortirait du ronron identitaire habituel. Peut-être que ma judéité, c'est ce nouveau départ dans l'écriture, dans son inachèvement.